

[Nouvelles diverses]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 38

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185342>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 20 septembre 1879.

Les populations qui se trouvent sur le théâtre de la guerre sont certainement bien à plaindre et ont toutes nos sympathies. Mais si le canon ne gronde pas aux environs de la capitale, cette ville n'en est pas moins très éprouvée ; plus de gaieté dans nos rues, plus d'animation, plus de couples amoureux sur nos promenades. La mise sur pied de toute notre jeunesse masculine a fait un vide immense, irréparable.

De nombreuses épouses passent le front pensif, l'aile cassée ; tout les énerve et trouble leur sensibilité : ferme-t-on une porte un peu brusquement, c'est un coup de canon ; passe-t-il une tapisserie, c'est un convoi de blessés. Leur existence n'est plus qu'une succession de soubresauts.

Les filles à marier sont rêveuses et dirigent vers Echallens des regards anxieux. Quelques-unes se consolent dans de tendres couplets :

Au loir grondent les orages,
Mais le calme reviendra ;
Sans éclater sur nos têtes,
Cet orage passera.
Moi, je compte, bien qu'il tarde,
Sur un meilleur avenir.
Ma sœur Anne, regarde,
Ne vois-tu rien venir ?...

Outre ces amers déboires, il se passe quelque chose d'anormal. Les vieux grognards, les lions édentés, profitant de l'absence de nos jeunes héros, veulent faire les beaux garçons ; on les voit entourer les dames, arrondir la jambe et composer de petits sourires fort ridicules sous leur barbe grisonnante.

Cela ne peut décidément pas se prolonger plus longtemps ; c'est le monde renversé.

Mieux vaut donc une grande bataille, une bataille décisive que cet état d'angoisse et d'incertitude.

L'affaire a été très chaude, hier matin, près de Bretigny. Déjà les épaves du combat nous arrivent. Un char d'ambulance, sur lequel deux soldats étaient couchés, s'est arrêté un instant sur la Riponne avant de prendre le chemin de l'hôpital. Ces pauvres victimes furent immédiatement entourées de dames du quartier apportant chacune quelque reconfortant. Mais comme le conducteur avait l'ordre formel de ne donner que des compresses d'eau froide à ses malades, tout fut refusé.

Nous venons d'apprendre que ces deux malheureux souffrent d'une violente insolation gagnée au jeu de quilles de la pinte du *Picoulet*, à Etagnières, où ils sont restés toute l'après-midi de dimanche, sans képi et en plein soleil.

La grande bataille a lieu aujourd'hui même ; toute l'armée de l'Est donnera. Une foule énorme de Lausannois, curieux d'assister à ce spectacle à la fois horrible et grandiose, se sont transportés sur les lieux.

Un aéronaute de Lyon vient d'arriver avec deux ballons captifs, d'où l'on pourra impunément contempler les moindres péripéties du combat. Toutes les précautions sont prises pour éviter une catastrophe. Une déchirure de l'étoffe, un obus coupant la ficelle sont les seuls accidents possibles.

Prière, néanmoins, de ne s'embarquer qu'après avoir saïué tous ses parents.

Défense expresse de se charger d'une trop grande quantité de vivres, afin de ne pas augmenter, outre mesure, le poids de l'aérostat.

Toute provision de saucisson dépassant 2 kilos sera jetée à terre, au risque de casser quelques tuiles sur les toits d'Aclens.

Les prix sont abordables : on monte gratuitement, mais on paie 5 francs pour descendre.

Seuls, les juges de camp jouissent du droit de libre circulation.

Nous venons de voir passer les archives communales de Bioley-Orjulaz, avec plusieurs objets d'art, sauvés du désastre.

A plus tard les détails.

L. M.

M. Chavannes-Burnat, qui offre à la ville de Morges les eaux de Bret, vient d'y exposer son système de canalisation, dans une conférence où les données scientifiques et industrielles s'allient ingénieusement aux considérations humoristiques.

« L'avantage d'avoir de l'eau dans les maisons, dit-il entr'autres, est considérable ; on ne l'économise plus ; l'économie de l'eau, c'est le contraire de la propreté. Lorsqu'on fait porter son eau, on se marchande un bain de pieds, et le lavage fréquent des enfants et des ustensiles devient une question d'économie. Un litre d'eau par minute, lorsque l'installation est bien entendue, suffit à quatre ménages ; cela fournit 32 brantes par jour, soit huit par mé-

nage. Voyez-vous d'ici l'état de guerre d'une maison dans laquelle madame ferait porter huit brantées d'eau par jour à sa cuisinière. A moins que celle-ci n'eût un caractère très facile, le danger d'une révolte avec gros mots se manifesterait à chaque brantée et ne pourrait être conjuré que par des gages énormes. »

Puis le conférencier termine ainsi :

« Chacun sait qu'à la fontaine se racontent tous les cancans des ménages, que les réputations y sont souvent déchirées, que tel mot rapporté de la fontaine à la maison a empoisonné une vie, gâté un ménage ou séparé deux jeunes cœurs qui s'aimaient. La distribution d'eau à domicile supprime les cancans de la fontaine et procure aux populations qui en jouissent des faces bien lavées, des mains bien nettes et des âmes paisibles. »

Il n'est pas possible d'offrir à boire d'une manière plus séduisante, de dire avec plus d'esprit : « Prenez mon... eau ! »

Nous empruntons au carnet d'un voyageur de commerce, collaborateur assidu du *Petit Journal*, une esquisse, prise sur le vif, d'un chef de cuisine. La voici :

Le chef, c'est un personnage.

Et pas seulement les grands chefs des grandes maisons et des grands hôtels, mais encore nos petits chefs des petits hôtels des plus minces bourgades.

Garçons de course et garçons de salle, filles de chambre et laveuses de vaisselle, gâte-sauces et marmitons, Nicolas, Baptiste, Rosette, tous baissent pavillon devant lui. C'est le chef!

Dans sa cuisine, il est roi.

Il faut le voir les jours de repas de corps, au moment du coup de feu, ou tout simplement le dimanche, quand il a revêtu son uniforme de bazin blanc tout frais repassé par la blanchisseuse... une neige! mes enfants, une neige!...

Il y a les vieux... pardon! les anciens, les vétérans, à la prestance majestueuse, à la face rubiconde, au nez truculent. Ces nez-là sont pour le cuisinier la balafre, pour le grognard.

Il en ont vu des sauces!

Mais arrivons aux jeunes chefs; ils sont en général coquets et galants. J'en connais même de fort distingués. Dame! n'est pas chef qui veut. Il faut une certaine éducation. Certains doivent le jour à des maîtres d'hôtels, et seront maîtres d'hôtel à leur tour... sans compter ceux qui finissent par épouser la bourgeoise. N'est-ce pas chose connue que les feux de l'amour s'allument à ceux de la cuisine!

Quant à nous autres commis-voyageurs, nous ne dédaignons pas de serrer la main du chef. Il est de nos amis. Dans les petites villes où le café se trouve voisin de l'hôtel, il vient en costume de travail faire sa partie de billard avec l'un de nous.

Moi qui suis gourmand, je fais mieux encore, je lui rends visite dans son laboratoire. « Chef, que

nous donnez-vous ce soir? » Ou bien quelque encouragement : « La matelote d'hier était exquise! »

Revenons à nos jeunes chefs. Ne vous disais-je pas tout à l'heure qu'il y en avait de distingués, de jolis garçons et, comme tels, chéris des belles...

Exemple :

Pas plus tard qu'en juillet dernier, j'étais aux eaux de Luxeuil. Il y avait bal au Casino. Le dernier bal de la saison. Peu de danseurs. Un seul qui fut remarquable : jeune, élégant, spirituel!... Et qui valsait! qui polkait!... « Un fils de famille? » pensaient ces demoiselles. Et toutes, même les plus huppées, se faisaient honneur d'être choisies par ce beau coq... Le coq du bal!

Un secrétaire d'ambassade?... un lieutenant de hussards?... un sous-préfet pour le moins?

Quelques-unes rêvaient déjà mariage...

Quelle chute le lendemain! Quelles désillusions! quelles colères! On apprit que c'était le chef du *Lion rouge*... du *Lion vert*... du *Lion jaune*... Ce sont tous des lions... là-bas... y compris notre jeune chef!

Eh! pas tant de dédains, mesdemoiselles. La cuisine est un art, et qui plus est, un art français. Comme les autres, il a ses titres de noblesse, et qui remontent assez haut. Cadmus, l'aïeul de Bacchus, le fondateur de Thèbes, commença par être cuisinier du roi de Sidon. Antoine, quand il était content d'un repas, donnait une ville à son cuisinier. Il est vrai qu'en revanche Venceslas VI, mécontent d'un rôti, faisait mettre le rôtisseur à la broche.

Est-ce que le cardinal Mazarin n'avait pas été quelque peu cuisinier? Avant la politique, le macaroni.

Personne ne conteste la gloire de Vatel, ce fameux maître d'hôtel du surintendant Fouquet, puis de Monsieur-le-Prince, qui se transperça de son épée parce que la marée était en retard.

Faut-il citer encore Brillat-Savarin, le physiologiste du goût; l'illustre La Guepière, cuisinier de Napoléon I^{er}; Carême, son élève, et qui fut un écrivain érudit par dessus le marché, etc.

Tout dernièrement, l'empereur d'Allemagne avait voulu renoncer à son maître d'hôtel, un Parisien, pour se vouer exclusivement à la cuisine allemande. Pouah! au bout de quelques semaines, cédant aux prières de son estomac, il se vit contraint de le rappeler à lui. Il était vaincu par un cuisinier français.

Terminons par le vieil adage :

On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur...

Car il est trois grades dans l'art culinaire :

Rôtisseur, saucier, pâtissier.

Ce dernier n'est pas le seul qui fasse des boulettes...

On Combremouni que dévezè ein anglais sein s'ein demauià.

On bon paisan dè pè Combrémont, qu'avâi dâo bin âo sêlâo et prâo papâi dein lo gardaroba, sein comptâ lè pions dè bas catsi dézo 'na pila dè linsus, étâi z'u à l'esposechon dè Paris. Quand l'eut